

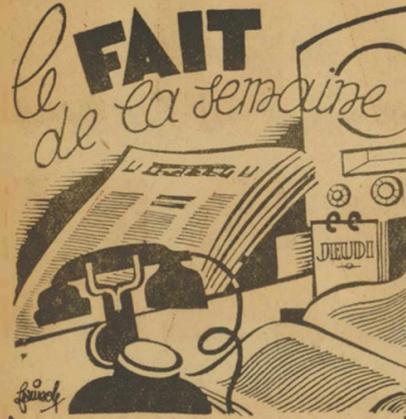
LA REVUE DE L'ÉCRAN

IDEES - INFORMATION - CRITIQUE CINEMATOGRAPHIQUES



Spontanée
et émouvante,
**LOUISE
CARLETTI**

nous revient dans
" NOUS LES
GOSSES " une
grande œuvre
de Louis Daquin,
dont nous repar-
lerons prochainement.



DISCIPLINE

Un fait extraordinaire et tout-à-fait nouveau vient de se produire qui mérite de retenir toute notre attention, car il semble constituer un prélude intéressant à l'instauration, dans le domaine cinématographique, de cette discipline que préconisait récemment M. Raouy Picquin, directeur du Comité d'Organisation de l'Industrie Cinématographique. En effet, ledit C. O. I. C. vient de rendre publique une décision qui date déjà de plusieurs semaines, mais qui possède un petit parfum de « jamais vu » des plus réconfortants.

Voici le texte de cette décision tel que l'a publié *Le Film*:

Le Directeur Responsable après avoir pris connaissance du procès-verbal de la séance tenue le mardi 4 Novembre 1941 par la commission de Discipline des Acteurs, et faisant usage des Pouvoirs à lui conférés tant par la loi du 25 Octobre 1940 portant réglementation de l'Industrie Cinématographique, que du décret du 2 Décembre 1940 instituant le Comité d'Organisation de l'Industrie Cinématographique, décide:

1°) d'attribuer un blâme à Mlle S. V... pour l'extrême légèreté, l'insouciance et l'absence de conscience professionnelle dont elle a fait preuve en signant deux contrats avec des maisons de production différentes, contrats qui lui imposaient des engagements différents pour les mêmes dates.

2°) de lui retirer sa Carte d'identité professionnelle jusqu'au 1^{er} janvier 1942.

Le C. O. I. C. est donc arrivé à faire ce que l'Union des Artistes, en dépit d'efforts constants auxquels Jean Toulout n'était pas étranger, n'a jamais pu réussir: prendre des sanctions contre des artistes indisciplinés. Le retrait de la Carte d'identité professionnelle pour 6 semaines n'est pas une sanction bien méchante, diront certains, mais le fait reste. L'anarchie semble dorénavant exclue des relations entre producteurs d'un côté et collaborateurs de création de films de l'autre côté. Nous ignorons parfaitement qui, en l'occurrence, est l'artiste qui a été frappée par cette juste pénalité, mais nous espérons qu'une fois la voie tracée, le C. O. I. C. s'attachera à frapper ceux qui le méritent, surtout les grands, car ceux-là ont moins d'excuses que les petits.

Charles FORD.

VOIR LA RUBRIQUE DU

CINÉ-CLUB

en page 10.

LE RETOUR DE MIREILLE PONSARD



Il y a beaucoup d'acteurs, typiquement marseillais, il y a peu d'actrices, Mireille Ponsard en est une et son nom évoque immédiatement la Provence, la Canebière et Fanny. Car c'est Mireille Ponsard qui a repris le rôle joué précédemment par Orane Demazis. Aujourd'hui, après une éclipse de quelques mois pendant laquelle Mireille Ponsard est allée en Suisse, la « divette » (pour l'appeler d'un nom particulièrement cher aux Marseillais) est revenue parmi nous. Abandonnant momentanément la comédie, le cinéma et l'opérette pure, elle se consacre de nouveau au music-hall, mais *En Avant la Musique*, le spectacle dont elle est la vedette en ce moment, est une revue-opérette d'un genre spécial qui n'a rien de commun avec ce que l'on appelle généralement les « opérettes marseillaises ».

Encore une innovation: pour la première fois depuis longtemps, Mireille Ponsard n'aura pas pour partenaire Gorletti qui reste toutefois pour elle un excellent camarade. A un confrère, Mireille Ponsard a déclaré qu'elle devait apporter avec elle « une note tendre et la sentimentalité féminine provençale ».



A propos de la réalisation prochaine d'un *Listz* à Paris et d'un *Wagner* à Berlin, « *Comœdia* » écrit: *Le cinéma qui avait beaucoup délaissé les musiciens répare ses injustices.*

Pour dire ça il faut vraiment que le chroniqueur de « *Comœdia* » ne fréquente pas les salles de cinéma! Que fait-il donc de *Beethoven*, de celui avec Fritz Kortner et celui d'Abel Gance? Et les *Chopin* de Pierre Blanchar et Jean Servais? Et la *Symphonie inachevée*, de Schubert? Et toutes les *Guerres des valse*, avec la dynastie des Strauss, des Lanner, etc.? Et le *Paderevski* avec lui-même? Et le *Tchaïkowsky* de *Pages immortelles*? Et le

Verdi d'un *Roman d'un génie*? Et Offenbach incarné par Pierre Brasseur? Et mille autres qui prendraient trop de place pour les énumérer ici, mais dont « *Comœdia* » ignore peut-être l'existence!

Dans sa chronique « *Il y a vingt ans* », *Artistica* rappelle la mort de « *Gaston Michel, le créateur de Judex* ».

Gaston Michel faisait, en effet, partie de la troupe Gaumont qui, sous la direction de Louis Feuillade, tournait des films populaires, mais le rôle de *Judex*, personnage devenu quasi-légendaire, a été créé par René Creste.

Dans un article sur la production parisienne, l'*Agence d'Information Cinématographique* nous dit: « *Quelques scènes d'extérieurs restent encore à tourner, pour que Pièges, un autre film de Charles Méré, cette fois mis en scène par Jean Delannoy, soit complètement achevé. Pièges est une production dramatique, etc....* »

Décidément l'*A.I.C.* retarde! Confondre *Fièvres* avec *Pièges*, un film d'avant-guerre confondre Tino Rossi avec Maurice Chevalier, n'est pas banal!

Manquons-nous de Sujets, Manquons-nous d'Auteurs cinématographiques?

par
PIERRE
GALANTE



M. Sacha GUITRY, scénariste, dialoguiste... interprète

A l'orée d'une nouvelle année, qui sera, espérons-le, propère pour le cinéma français il est intéressant de faire le point: Manquons-nous d'auteurs cinématographiques? A vrai dire, non. Une école française d'auteurs a réussi à se former, qui se compose d'écrivains adroits, ingénieux, cultivés. Leurs noms? Spaak, Prévert, Aurenche, Véry, Cayatte, Bost, Jeanson, Pagnol, A-chard, Rocher, ces quatre derniers appartenant en même temps au théâtre, et quelques autres encore.

Mais pour que notre cinématographe puisse après-guerre compter sur des effectifs intellectuels suffisants, il nous en faudrait presque trois fois autant. Où les pêcher? Il semble que parmi les jeunes écrivains, parmi les journalistes, parmi certains techniciens du studio même, il devrait se trouver que la partie théorique de la fabrication d'un film passionnerait. Mais que fait-on pour favoriser leur apprentissage, leurs débuts? Très rares sont les producteurs, les metteurs en scène qui s'intéressent à eux.

On lisait, ces temps-ci, dans les journaux, que Jean Giraudoux venait de composer le scénario et les dialogues d'un film inspiré de la *Duchesse de Langeais*; que Fernand Crommelynck avait mis le point final à des œuvres de cinéma — scénario, découpage, dialogue, — dont il souhaitait qu'on entreprit la réalisation; que Pierre Mac Orlan avait depuis longtemps adapté pour l'écran le *Chant de l'Equipage*, son meilleur livre, et espérait en faire lui-même la mise en scène.

On ne peut que se réjouir de ces nouvelles. Les noms de Giraudoux, de Crommelynck, de Mac Orlan sont des noms d'écrivains qui sentent des poètes et des maîtres du style. Mais si l'on admet que des aînés puis-

sonnages de l'écran se mettent à parler, il faut que les films soient faits par les auteurs qui ont l'habitude de faire parler les personnages, c'est-à-dire par les auteurs dramatiques. D'où les longues tirades à l'écran!

L'histoire du cinéma nous apprend cependant que le sujet d'un film doit être mouvementé, animé, toucher, agir, là où le théâtre ne peut nous faire pénétrer.

Voyez le film policier: il date de l'aurore du cinéma. A cette époque, ce sont les grands faits-divers qui servaient de scénario. Le premier film policier fut tourné en 1897. C'était, tiré d'un fait-divers, la capture d'un voleur qui s'échappait sur les toits de Paris.

Plus tard, une reconstitution, comme la capture du célèbre et redoutable bandit Bonnot, eut, auprès du public, une portée inimaginable. On s'écrasait pour assister à cet épisode dramatique dont le récit dans les journaux avait passionné les foules.

Dégageons-nous maintenant des sujets où le goût du clinquant, du sensationnel facile ne le cède qu'à une veulerie à outrance.

Au début du film parlant, n'a-t-on pas vu cette contre-vérité: du moment que les per-

Le sketch de Henri Jeanson, avec Marie Bell et Louis Jouvet fut le plus réussi de Carnet de Bal





4

QUAND FRANCIS CARCO

" DE L'ACADÉMIE GONCOURT "

était acteur de cinéma...

même mon film. Ce n'est pas mon métier. Et pourtant il n'était point douteux qu'en acceptant d'incarner dans *Prisons de Femmes*, mon propre personnage, j'apporterais, je communiquerais à cette œuvre un caractère plus net, plus vif, un accent plus formel de crédibilité. Je me suis donc rendu à cette raison. Je me suis dit qu'il s'agissait de défendre, par ma présence, une grande, une noble idée. »

Quand j'arrivai au rendez-vous fixé par Carco au studio de Neuilly, il n'était pas encore là. Son maquilleur Karabanoff, un charmant garçon qui, comme tout maquilleur qui se respecte, est Russe et ancien acteur, me fit patienter :

— Monsieur Carco est toujours en retard — me dit-il confidentiellement — il écrit très tard dans la nuit et le matin, il a beaucoup de mal à se lever...

Il faisait beau. Nous attendimes devant

Francis Carco, l'auteur de *Nostalgie de Paris*, vient d'arriver à Marseille, où il présentera chez Marianne Michel, un programme bien parisien qui comprendra surtout des poèmes et des chansons du vieux Paris. L'arrivée de Francis Carco nous a rappelé des souvenirs cinématographiques. Car Francis Carco, de l'Académie Goncourt, fut artiste de cinéma bien avant que l'illustre compagnie ne comptât en son sein le non moins illustre Sacha Guitry.

Je ne me souviens jamais si c'est Colette qui a appris à Francis Carco de ne se servir, pour écrire, que de papier bleu (qui ne fatigue pas la vue) ou bien si c'est le contraire, mais je sais parfaitement que l'invitation que m'envoya un jour Francis Carco pour assister à des prises de vues de *Prisons de Femmes*, était précisément libellée sur du beau papier bleu. Le célèbre auteur avait déjà été mêlé à la vie cinématographique. On avait notamment fait un film de son *Paname*. Cette production eut des avatars restés sensationnels dans les annales du cinéma. Le réalisateur N. P. Malikoff avait entièrement terminé le film quand le négatif brûla. On recommença le tout et Charles Vanel, Jaque Catelain, Ruth Weyher et les autres reprurent leurs rôles. La deuxième version terminée, la censure exigea certains changements et le film apparut enfin sur les écrans avec un autre titre : *Paname n'est pas Paris*.

Pour *Prisons de Femmes*, ce n'était plus la même chose. Francis Carco allait apparaître personnellement sur l'écran, ce qui conférait au film un attrait de curiosité supplémentaire. Certains trouvèrent déplacée la présence en tant qu'acteur d'un « académicien Goncourt », dans un film. Francis Carco lui-même a fait à ce sujet la déclaration suivante :

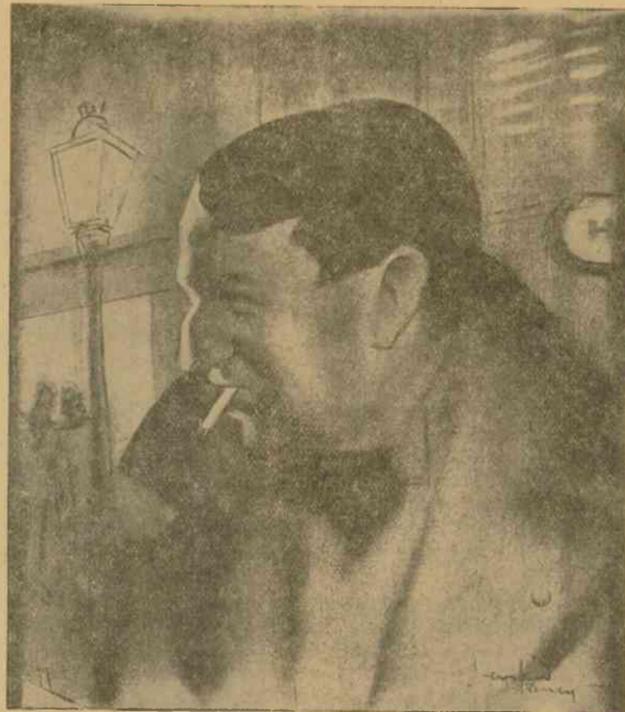
— J'ai longtemps refusé d'interpréter moi-

la grille du studio, tout en parlant de choses et autres. Au bout d'environ trois quarts d'heure, une auto stoppa et Francis Carco en descendit, une petite valise à la main. Tout en s'excusant du retard et en parlant, il se dirigea à petits pas rapides vers sa loge. Et c'est pendant que Karabanoff changeait l'auteur en acteur que je pus parler librement avec Francis Carco. Il fut question de littérature, de cinéma...

— Avant de m'engager à jouer moi-même dans mon film — me dit-il, — j'ai sondé l'opinion autour de moi. Mes confrères de chez Goncourt m'ont encouragé à le faire, alors je n'ai plus hésité.

En effet, même Léo Larguier, l'historien du quartier Saint-Germain-des-Prés, qui déteste le cinéma et n'y va, d'après son propre aveu, rapporté par Carco dans *Nostalgie de Paris*, que pour y mener sa fille, ne vit point

(la fin en page 14).



5

SUJET DIFFICILE

" PRISONNIERS "



Il est dans la mission du cinéma — car, sans se gargariser de mots abusifs, on ne saurait nier la réalité de cette mission — de refléter la vie et les préoccupations d'une époque. Certes, l'écran semble, en ce moment surtout, vouloir se consacrer à une activité récréative plus anodine. Néanmoins, même parmi cette production il faut qu'il se trouve, de loin en loin, un témoignage. Toutes choses, certes, ne sont pas bonnes à dire, au moment même, et bien des documents actuels ne pourront être projetés avant bien des années, mais le public et nous tous avons besoin de fenêtres ouvertes sur des situations angoissantes qui pèsent sur notre existence.

En période plus ordinaire, ce témoignage peut s'incorporer à une fiction, s'accompagner d'une histoire, être « joué » par des acteurs; plusieurs chefs-d'œuvre du cinéma ont cette origine. Actuellement, il n'en est pas question.

Chacun pense, pense tout le temps aux prisonniers, mais un film « récréatif » où serait mêlée la condition du prisonnier ne serait pas supportable, quelle que soit sa discrétion ou sa qualité. Pour notre besoin de renseignements, notre soif de savoir, de voir, il faut du document, du reportage. Ce reportage lui-même comporte bien des risques, il touche à des éléments trop sensibles pour pouvoir être accepté calmement, il peut provoquer des réactions, chacun, selon son état d'esprit, peut le voir différemment.

On en arrive même à se demander si, réellement, il était possible de montrer en ce moment des images de la vie des camps, sans aucune partialité apparente.

Des diverses solutions possibles, on a choisi celle qui semblait, en somme, la plus sûre : présenter des images, d'un camp modèle, certes, mais réel, présenter dans ce camp les activités des prisonniers et faire une large part à leurs efforts de distraction, à leurs études, à leurs problèmes et encadrer ce choix d'une forme officielle. C'est M. Scapini qui expose le sujet, c'est lui qui re-

cevant des soldats libérés le clôt en quelque sorte. Il est évident que malgré cela, un tel film s'environne de certaines passions, de certaines curiosités fiévreuses. Puisque c'est « vraiment pris là-bas » des yeux guetteront l'apparition sur l'écran de « celui qui est là-bas et qui peut-être... »

Il est impossible d'éviter cette attente encore qu'elle soit peu souhaitable car c'est là une véritable loterie et il est difficile d'admettre en un tel sujet un esprit de loterie.

Sujet difficile s'il en fut, sujet qui ne peut supporter aucune signature, sujet qui n'a droit à aucune prétention et dont doit s'écarter la critique.

Il ne s'agit pas d'un documentaire architecturé, pas d'une œuvre.

Prisonniers est un « cas » du cinéma; Plus tard, beaucoup plus tard, un tel film pourra être jugé, discuté, le moment n'en est pas venu.

La mission du cinéma doit se poursuivre, mais elle n'est pas toujours simple.

M. R.

Les deux photos qui illustrent cet article sont extraites du film *Prisonniers*, réalisé dans les camps de prisonniers français en Allemagne et présenté au bénéfice de leurs familles.





UN ACTEUR COMPLET

CLAUDE DAUPHIN

communiquants qu'il n'ignorait tout de même pas, Claude, en s'élevant d'un étage à la maison, devait en classe descendre de son piedestal de « premier-en-tout ».

Le souci de l'examen fut éclipsé par celui du théâtre et de la peinture et aussi par les jcies de la grasse matinée quotidienne.

La famille, favorable à la peinture, était hostile au théâtre et, bien entendu, aux grasses matinées.



A gauche : *Le docteur de L'étrange* Suzy, avec Albert Préjean.



Ci-contre: *L'amoureux de Janine Darcey* dans *Entrée des Artistes*.

Mais le tout se tenait. La paresse du matin lui donnant le temps de la réflexion, Claude Legrand découvrit le moyen d'atteindre le théâtre par la peinture. Après avoir participé à l'Exposition des Arts Décoratifs, il entra à l'Odéon comme décorateur.

L'astuce était excellente. Le jeune peintre fut vite repéré par Gémier.

Un soir que son père devait partir en voyage, Claude Legrand fit une première tentative, une simple apparition et combien prudente : pour n'être reconnu de personne, il s'était maquillé en nègre. Mais, naturellement, Franc Nohain manqua son train et s'en fut ce soir-là à l'Odéon. Le noir maquillage ne lui fit pas illusion. D'abord, il ironisa, puis, il céda aux instances de Gémier. Et, quelques semaines plus tard, Clau-

A droite, en haut: *Croqué par lui-même dans son rôle du père Boitelle*

En bas à droite: *Homme mûr, avec Jean Mercanton, dans Les Petits Riens.*

de Dauphin faisait ses vrais débuts au théâtre, à l'Odéon, dans *Le Chapeau Chinois*, une pièce de son père, précisément.

De l'Odéon, il passa au théâtre de Tristan Bernard où il interpréta son premier grand rôle de composition, le cirier de parquets des *Jumeaux de Brighton*, qui était une

sorte de préfiguration du Père Boitelle qu'il incarne maintenant.

En même temps qu'il s'engageait dans l'armée régulière des comédiens, il animait un groupe de francs-tireurs, une troupe de jeunes, composée principalement d'ouvriers

Ainsi s'affirmait son tempérament d'homme de théâtre.

Vers 1930, commence la seconde carrière : le cinéma. En 1932, la troisième : la radio.

Le passage du théâtre au cinéma est insensible : Claude Dauphin débute à l'écran dans *Que le monde est petit* qu'il avait déjà joué sur la scène.

À la Tour Eiffel, il crée le personnage de Babybas qui est censé être le balayeur du journal *Benjamin*. Car, j'allais l'oublier, à cette époque, Claude Dauphin est aussi journaliste : il est, avec son frère, l'un des piliers de *Benjamin*.

Il mène tout de front avec une aisance parfaite qui est le meilleur signe de son grand talent. Une chose, il est vrai, lui rend tout plus facile : le succès. Claude Dauphin est lancé.

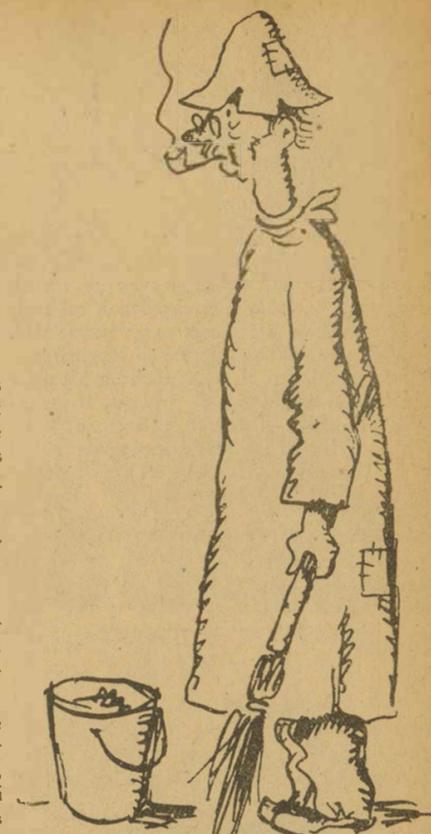
C'est alors la série des grandes pièces du Gymnase : *le Messenger*, *Le Cœur*, *Le Voyage*...

C'est le *Poste Parisien* : les Frères Jacques, la *Correctionnelle*, les *Incollables*, les *Potins de Paris*.

C'est *Entrée des Artistes*.

Puis... puis, zut ! Je ne fais pas une biographie. Et vous connaissez la suite. Que votre préférence aille au théâtre, au cinéma ou à la radio, vous connaissez Claude Dauphin, vous connaissez son très grand talent, vous avez admiré la facilité avec laquelle, un même soir, il a été pour vous successivement le Curé de Cucugnan, le Père Boitelle, le vieil instituteur-qui-va-prendre-sa-retraite et le jeune premier de la *Belle Eveillée*.

Au *Poste Parisien*, j'assistais souvent à l'enregistrement de la *Correctionnelle*. La séance avait lieu le matin. Les interprètes étaient plus ou moins exacts, mais, si l'on peut dire, sans régularité dans leur inexactitude. Un seul était constamment en retard : Claude Dauphin. Chaque fois, il me paraissait mal réveillé. Il arrivait nonchalant et silencieux ; quelqu'un le connaissant mal aurait volontiers déploré qu'il fut si peu en forme.



avec à moitié du Père Boitelle et de Claude Dauphin

Or, quand venait son tour, c'était un feu d'artifice.

Cette virtuosité qui, depuis la guerre, s'est manifestée à la radio, à l'écran et dans des spectacles de variétés, nous l'avons retrouvée dans une opérette de Jean Nohain, *Plume au vent*, où Claude Dauphin joue l'un des principaux rôles.

En voyant *Plume au vent*, si vous avez encore dans les yeux les images d'un film de Claude Dauphin et dans les oreilles une émission de lui, vous penserez à ma définition et je crois que vous serez de mon avis : « L'artiste le plus complet. »



Depuis une quinzaine d'années, nous voyons des artistes abandonner le théâtre pour le cinéma, comme si, à partir d'un certain degré de métier, il était infâmant de rester fidèle à la scène. La « tentation du cinéma », qui est maintenant comme un âge critique dans la vie des artistes, est le plus souvent irrésistible.

Mais, depuis une quinzaine d'années aussi, nous voyons le théâtre se défendre. Et de la meilleure façon : en se renouvelant. Une explosion de jeune sève réintroduit enfin le théâtre — et le meilleur — dans le peuple où régnait seul le cinéma — et le pire.

La revanche prendra peut-être un jour de telles proportions que nous assisterons à une sorte de reflux des artistes du cinéma vers le théâtre.

Si cet événement devait se produire, il est des artistes qui pourraient le considérer d'un oeil narquois : ceux qui, sachant ce qu'ils vœulaient, ne se sont pas laissé balloter par ces fluctuations.

Claude Dauphin est de ceux-là.

Il n'a pas quitté le théâtre. Mais il n'a pas pour autant fait grise mine au cinéma. Il mène de front deux carrières et même trois, car la part de son activité donnée à la Radio n'est pas petite.

Ne vous fiez pas aux apparences : vous trouvez à Claude Dauphin un teint un peu pâle et vous vous dites « ce doit être un indolent. » Vous vous trompez : cet indolent dévore la vie. Il est partout à la fois et, ce qui est mieux, partout à sa place : sur la scène, dans une pièce classique, dans une opérette, dans un spectacle des variétés ou de music-hall ; à l'écran ; au micro.

La qualité de ses compositions est telle qu'il interprète parfaitement les rôles de jeune premier pour quoi il n'est pas fait et qui passent pour les plus ingrats (cf. *Battement de Cœur*).

Si d'aventure les Américains nous communiquaient leur manie d'élire les artistes « Les plus quelque chose », Claude Dauphin à coup sûr, serait, à moins de 40 ans, l'artiste le plus complet de France.

Cette richesse exubérante s'est précisée d'année en année et ne cessera sans doute pas de s'affirmer, mais elle date de l'âge le plus tendre.

En ce temps-là, il était encore facile de se référer parmi les noms de la famille Legrand. M. Maurice Legrand, le père de Claude, était plus connu sous le nom de Franc-Nohain et son fils aîné Jean-Marie, déjà s'appelait Jaboune : la complication était limitée. Depuis, les choses se sont aggravées : Jean-Marie Legrand, maintenant, est alternativement Jaboune et Jean Nohain, second pseudonyme, hérité de son père ; et Claude a abandonné le nom de son père pour celui de sa mère.

En ce temps-là, la famille Legrand habitait rue du Faubourg Saint-Honoré, à Paris. Jean-Marie et Claude, qui se suivaient de très près, allaient en classe ensemble, jouaient ensemble et se battaient copieusement. Ensemble, ils se livraient à de savantes recherches d'où sortirent deux inventions méconnues : le jabounivole et le jabouniroule. Ensemble ils écrivaient des romans et des pièces. Ensemble, ils jouaient leurs œuvres et celles de leur père.

Jusqu'à la fin de la guerre, la part de ces activités créatrices fut limitée par le travail scolaire qui n'était pas négligé. Claude fut même un élève sensationnel. Il passa son premier bachot à 14 ans et demi et il s'y distingua en présentant une dissertation entièrement en vers. Mais, au lycée, les années se suivent sans se ressembler. Le prestigieux réthoricien fut un piètre philosophe.

Les deux frères avaient réussi à convaincre leurs parents des avantages qu'il y aurait à leur donner un chez eux indépendant : une mansarde au dessus de l'appartement familial. Conformément au principe des vases

MOI, KLIME

TEXTE ET DESSINS
DE SORO

ET ZOUBATCHKOFF

Comme c'est loin, tout ça !... En ce temps là, je cherchais fortune dans les cafés qui environnent le carefour Vavin. Je trainais de table en table mon chandail à col roulé mon pantalon à carreaux et ma bourse vide. Mais c'était encore l'époque où Montparnasse méritait son titre de « Nombri du Monde ». Les murs étincelaient de lumières, et les enseignes qui s'allumaient le long du boulevard faisaient irrésistiblement penser à un petit Broadway. La vie y était encore assez

ou sur quelque nabab provincial, avide de goûter les plaisirs frelatés de la capitale. Nous l'emmenions rue Delambre, au « Dingo » où un nègre, détaché de tout, composait au piano de lentes mélodies ou des rythmes syncopés, au gré de l'inspiration. Les femmes nous aimaient, car nous n'étions pas méchants, désintéressés, amusants et je m'en foutistes...

Pourtant, je commençais à sentir que cela ne pourrait durer longtemps et je cherchais quelque chose à faire... Oh ! je bricolais bien de temps en temps : un dessin par-ci, un article par là, mais enfin ce n'était pas ça. On ne vit pas éternellement de croissants et de cafés-crèmes...

Un soir, on me présenta à un individu enveloppé dans un ample pardessus gris et coiffé d'un chapeau de gangster : — « Monsieur Klime, me dit-on, est cinéaste, et cherche un collaborateur intelligent... »

Je bâtis, en un instant, et à une vitesse vertigineuse, toute une série de châteaux en... Californie, et je me mis sur les rangs en qualité de collaborateur intelligent...

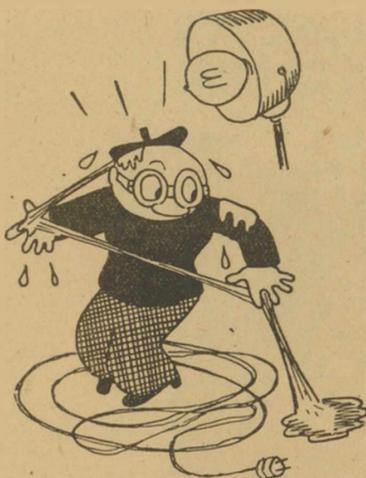
— Rendez-vous demain, six heures du matin, me dit Klime, en me quittant...

« Peste ! Six heures ! On ne badine pas au cinéma !... » me dis-je. Et je courus me coucher...

Le lendemain, à six heures sonnantes, j'étais au rendez-vous... A huit heures, M. Klime arriva, accompagné d'un être fâlot et blondasse :

— Mon opérateur, M. Zoubatchkoff, me dit M. Klime...

Là-dessus nous embarquâmes dans une Cadillac découverte qu'Al Capone le Balafre n'eût certes pas désavouée. Je m'installai à l'arrière sur des caisses aussi mystérieuses que pleines de cambouis. J'étais assez inquiet : saurai-je faire ce qui me serait demandé ? Avais-je l'étoffe d'un cinéaste ?...

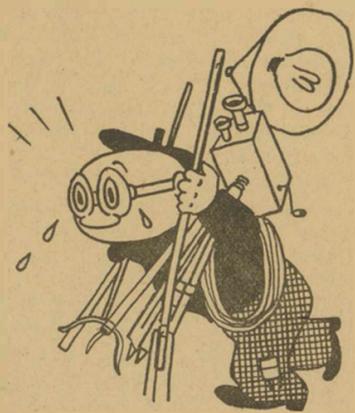


Je m'en ouvris à M. Klime qui me rassura d'un sourire :

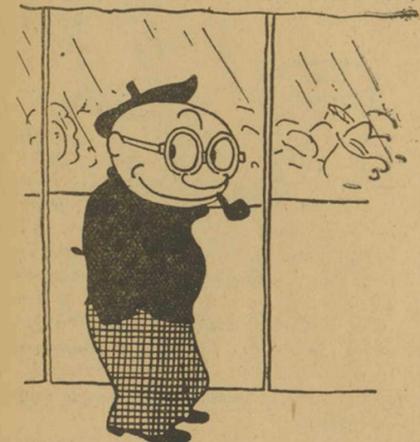
— « Intelligent comme vous l'êtes, me cria-t-il, vous vous y ferez très bien !... » J'appris ensuite qu'il tournait un film documentaire sur les bois coloniaux, et que nous allions prendre des vues dans les usines de contre-plaqué de la banlieue parisienne. Là-dessus Klime nous arrêta devant une remise assez miteuse. C'est alors que je compris en quoi consistait ma collaboration intelligente : M. Klime dirigeait les prises de vues, M. Zoubatchkoff opérait, et moi, je faisais le reste.

Le reste c'était le chargement de la remorque, le transport des appareils, des lampes, des sunlights, des rouleaux de câbles, et de différents autres objets dont l'utilité m'est toujours restée inconnue. Je portais tout cela sur mon dos, à travers les dédales de couloirs, d'escaliers et d'ateliers... Je m'étais mis d'accord sur le salaire que j'allais

(Suite page 10)



LE DÔME



facile, mais la crise commençait à vider les terrasses. Pourtant « le Dôme » était plein de scandinaves blondes, sveltes et solides, d'américains bruyants, de petits japonais avec leurs éncrimes cartons à dessin, de levantins bavards, et en général de toute cette faune hétéroclite composée de journalistes sans copie, de faux poètes, de pseudo-cinéastes, de riches oisifs, de juifs qui venaient de lointains ghettos d'Europe orientale, bref de tout ce qu'il est convenu d'appeler la bohème. Tout cela discutait, fumait et rebatissait le monde en buvant d'innombrables cafés-crèmes. Dans cette atmosphère bizarre, artificielle et prenante, je me sentais chez moi. J'y passais mes nuits, en compagnie de lascars que les scrupules n'étouffaient pas, mais qui n'hésitaient pas à donner leurs derniers sous pour dépanner un camarade. Car, à cette époque-là — janvier 1934 — on pouvait encore consommer gratuitement à Montparnasse, à condition naturellement d'être connu... Quelquefois la chance aidant, nous tombions sur un colonial en vadrouille

LA CRITIQUE

PARADE EN SEPT NUITS.

Les animaux ont indéniablement cette saison une cote toute particulière : Lorsque les films ne leur sont pas consacrés, ils y occupent une place de choix. Signe des temps, peut-être réaction, en tout cas ce n'est pas antipathique. Or donc, voici encore un film axé sur un chien, non pas que l'on y raconte la vie d'un chien, car c'est au contraire lui qui, racontant la sienne, évoque les aventures d'hommes qui y ont été mêlés. Jusque là, tout irait bien, pourquoi faut-il qu'au lieu de narrer avec des images seulement on ait fait parler le caniche avec la plus grotesque des voix ? Comment se fait-il que Marc Allégret ait commis une erreur pareille ?

Ensuite, viennent les histoires, elles sont diverses et diversement heureuses. Dans cette succession de sketches, Allégret, fidèle à sa vocation de découvreur, en consacre un tout entier à des jeunes (sauf erreur, Janine Darcey est la doyenne des professionnelles) Ce n'est pas très concluant, quel que soit l'intérêt du couple Micheline Presle-Louis Jourdan. Que l'on aide des débutants, soit, mais si l'on veut éviter de leur jouer un mauvais tour, mieux vaut les séparer et mettre Micheline Presle avec Gravey, et Jourdan entre Ledoux et Danielle Darrieux. Ils n'y brilleront pas d'un éclat particulier, mais au moins cela leur donne l'occasion d'apprendre leur métier et passant avec le reste ils nous habituent à eux.

Les autres sketches sont d'un métier très correct et pour tous les goûts, il y a le roman policier, le vaudeville classique, l'aventure provençale qui selon les rites mêle la galéjade à la poésie facile, tout cela donne

Micheline Presle et Janine Darcey dans Parade en sept nuits



l'occasion de montrer des gens que nous connaissons bien, comme Raimu, Lefaur, Poesco, Boucher, Andrex en mauvais garçon repentant et Gaby Andreu, jolie plus que jamais. Quant à Carlette, il partage avec Pipo, l'honneur de faire partie du sketch, celui de la fourrière, qui, encadrant les autres, commence et clôt le spectacle. C'est lui qui ouvre toutes les cages, comblant les âmes sensibles et terminant le film par une cavalcade de chiens qui est le moment le plus agréable de l'aventure.

On s'est déjà beaucoup demandé pourquoi ce film s'appelait *Parade en Sept Nuits* il n'a rien d'une parade, mais rien du tout, si ce n'est son affiche. Les histoires qui le composent sont au nombre de cinq (en comptant la fourrière) et à part la nuit de Noël — celle du crime si l'on veut — les autres se situent à toutes heures de la journée... au fond c'est peut-être là une réussite, c'est le titre qui est là-dedans ce qu'il y a de plus imprévu !

L'ASSASSINAT DU PÈRE NOËL.

Il y avait longtemps, bien longtemps, qu'il ne nous avait été donné de ressentir les émotions que donne *L'Assassinat du Père Noël*. Emotions purement « cinéma », émotions du rythme et de l'image, sens du mystère et du fantastique sans que le film ne soit fantastique. Tous les personnages de Pierre Véry tiennent au sol, ils se justifient, mais ont cette transposition que leur peut donner une vision enfantine et qui les fait entrer dans un monde à part. Il n'est plus question de s'extasier sur le jeu d'un acteur ou l'astuce d'un dialogue ; il y a l'œuvre, massive complète, devant laquelle chacun collabore et s'efface.

Christian Jaque avait déjà, dans les *Disparus de Saint-Agil*, témoigné de sa valeur, prouvé son sens de l'atmosphère. Il avait déjà témoigné de sa connaissance de l'âme enfantine et su l'exprimer... tout cela il le possède toujours, mais avec en plus une technique si savante qu'elle est devenue invisible. Il sait suivre un personnage jusqu'à l'obsession, il sait manier l'ombre et la lumière, il sait indiquer d'un seul trait. La ronde autour de Catherine dans l'auberge, la nuit du réveil, atteint à une force littéralement démoniaque, monte, monte jusqu'au maximum de ce que l'on peut supporter... et au moment où va être atteinte cette pointe extrême, c'est la chute brusque avec l'entrée et le cri des enfants : « On a tué le Père Noël ! » De pareils moments restent marqués - on en parle des années plus tard - com-



Renée Faure et Raymond Rouleau dans L'Assassinat du Père Noël

me la ballade de l'Opéra de quat'sous, le chant du Juif Polonais, où la fin de *L'Image*. Mais il y a aussi dans ce film d'autres moments, cette arrivée du baron qui d'emblée fixe les données mystérieuses de l'intrigue ; cette hallucinante silhouette de Marie Hélène Dasté qui s'enfonce dans la nuit brumeuse, mère Michel appelant doucement son chat ; il y a la course des enfants dans la neige, quête inquiète du Père Noël, avec l'écho qui renvoie leur appel. Quelle science aussi dans ces deux personnages de vieux beloteurs qui soulignent le drame parce qu'ils n'y participent jamais !

Tout cela est si grand qu'il importe peu que la fin « flanche », le jeu est terminé à ce moment-là.

Harry Baur est un excellent Cornusse, débonnaire, on lui pardonnera bien des erreurs pour les histoires imaginaires de Foutcheou ou la douce ivresse du Père Noël ; Renée Faure, nouvelle venue a, dans un petit visage attachant, des yeux immenses. Docile aux indications de son metteur en scène, elle ne peut encore être jugée en tant que comédienne, mais elle est juste et charmante dans cette histoire ; Paredes, Peres, Sinoël donnant chacun à leur composition un relief net, sont les notes qui composent cette symphonie ; Ledoux et Rouleau sont sacrifiés, mais Brochard, avec le pharmacien, trouve l'expression la plus marquante de sa carrière cinématographique. Enfin tous ceux là, même les meilleurs, sont dominés par les enfants ; de vrais enfants qui ne sont pas vedettes, qui vivent et vibrent, souffrent et expriment. Révélés à eux-mêmes, ils nous entraînent tout au bord de leur monde de poésie, de légende et de mystère.

En effet, il y avait bien longtemps...

R. M. ARLAUD.

QUAND FRANCIS CARCO était acteur de cinéma

(Suite de la page 4)

d'inconvénient à ce que son collègue fasse une apparition sur les écrans.

Passant à un autre sujet, Francis Carco me dit :

— Les jeunes ont beaucoup plus de facilité aujourd'hui pour « percer » que de mon temps. Pour gagner sa vie, un jeune acteur a aujourd'hui le cinéma, la radio, de nombreux hebdomadaires. De mon temps, il y avait pour débiter *Ruy Blas* et un point c'est tout !

Et plus tard, je lui posai une question qui me tenait à cœur :

— Pourquoi êtes-vous l'ennemi de Charlie Chaplin ? Je me souviens d'une de vos déclarations dans *Cinémazine* qui fit sensation à l'époque...

— Mais non, je ne suis pas l'ennemi de Chaplin, je ne l'aime pas, c'est autre chose. Pour moi, Charlot a une sensibilité par trop bon marché. Il est trop marqué par l'esprit du cirque. Relisez *Les Frères Zemganno* et vous comprendrez ce que je veux dire. »

Le maquillage était prêt. Nous passâmes sur le plateau. Ce jour-là, on devait tourner un gros plan de l'auteur placé derrière son bureau et censé parler à Jean Worms qui était d'ailleurs absent. Cette scène ne comportant pas de jeu proprement dit, le metteur en scène Roger Richebé ne s'était pas dérangé et avait laissé à un assistant le soin de diriger. Francis Carco se lança dans la tirade, mais il trébucha à plusieurs reprises. On dut recommencer. Ce fut Karabanoff qui eut le mot de la fin :

— Parmi les interprètes du film, le seul à ne pas connaître à la perfection le texte de Francis Carco ; c'est... Francis Carco !

Peut-être parce qu'on l'avait pas mal tripatouillé et qu'il ne le reconnaissait plus !

Charles FORD.

LA REVUE DE L'ECRAN

43, Boulevard de la Madeleine
Tél. : National 26-82

MARSEILLE

Directeurs : A. de MASINI et C. SARNETTE
Rédacteur en Chef : Charles FORD.
Secrétaire général : R.-M. ARLAUD.

Abonnements :

France : 1 an : 65 frs, 6 mois : 35 frs.
Suisse : 27 Kanonongasse, Bâle, et 25, rue du Kurbaal, Montreux :
1 an : 10 frs suisses, 6 mois : 6 frs ;
le numéro : 30 centimes.

Etranger U. P. :
1 an : 130 frs, 6 mois : 75 frs.

Autres pays :
1 an : 160 frs, 6 mois : 85 frs.
(Chèques Postaux : A. de MASINI,
43, bd de la Madeleine, Marseille
C. C. 468-62)

MOI, KLIME et ZOUBATCHKOFF

(Suite de la page 8)

toucher : Klime m'allouait royalement 30 francs pour douze heures de portage !... Mais je n'avais pas le choix... et puis enfin quand même, c'était du cinéma...

Au bout de la première journée, passée dans le froid de cette fin de janvier et dans la chaleur des ateliers d'encollage de contreplaqué, j'avais déjà attrapé une bonne bronchite et j'avais les mains en sang. Il faut rendre cette justice à Klime, c'est qu'il me fit toujours manger avec lui, et dans d'excellents restaurants... Quand l'estomac va, tout va, et je supportais mon apprentissage cinématographique avec assez d'optimisme...

Cela dura quinze jours... Un matin, Klime ne fut pas au rendez-vous... Je téléphonai chez lui : le téléphone était coupé... Je cherchai Klime partout : pas plus de Klime que d'argent dans mon escarcelle...

Un soir, pourtant, je me trouvai nez à nez avec lui :

— « Excusez-moi, dis-je, timidement... Je voudrais un peu d'argent... Et comme vous m'en devez... »

Il me regarde avec surprise (peut-être même avec une certaine réprobation) :



Revue de l'Ecran

Après l'interruption justifiée par la semaine des fêtes Noël-Jour de l'AN, notre Club a repris samedi dernier ses réceptions.

Gisèle Alcée et Geo Dorlis furent les « surprises » N° 1 et 2 de l'année. Il y eût même un N° 3: Jean Daurand — depuis si longtemps absent de Marseille que d'aucuns avaient déjà oublié qu'il est toujours notre secrétaire général — et qui soutint la conversation avec beaucoup d'entrain.

Bien que la carrière de Gisèle Alcée soit encore courte, elle n'en est pas moins pleine de promesses. *La Revue de l'Ecran* a déjà consacré un « Espoir » à cette charmante jeune fille qui débuta par le music-hall et tint pour la première fois à l'écran un petit rôle dans *Je Chante*. Elle fit, depuis, partie de la distribution de *Tobac* et un *Arge* (détail amusant: son rôle figure justement dans les parties du film épargnées par l'incendie qui détruisit la quasi-totalité du négatif) et on sait qu'elle est un des *Six petites filles en blanc* d'Ivan Noé. Pour l'avenir, J. P. Paulin nous disait l'avoir engagée pour *Veni debout*. Son passage a laissé parmi nous une impression charmante.

Une discussion amorcée avec Gisèle Alcée sur



— « Mon pauvre ami, dit-il, vous n'y pensez pas !... Je dois déjà de l'argent à tant de gens... »

— « Oh ! alors, dis-je... Veuillez me pardonner... »

Tel fut mon premier contact avec la production cinématographique...

Texte et dessins de SORO

les metteurs en scène servit de trait d'union entre sa présentation et celle de Geo Dorlis. De ce dernier, nous avons parlé tout récemment, et du reste, nos adhérents le connaissent avant cela, car il est une des plus authentiques vedettes du music-hall, non seulement français, mais encore et surtout international. C'est pourquoi, après avoir narré, sur le mode gai, ses décevantes aventures cinématographiques dans *La Marseillaise*, film interdit et où on ne le voyait guère, dans *Tourelle trois*, qui ne fut jamais achevé, et dans *Chefs de demain* que nous espérons voir bientôt il en vint vite à parler du music-hall et, plein de son sujet, nous charma par ses anecdotes, anima la discussion par les témoignages et les opinions qu'il y apporta avec autant de conviction que d'intelligence.

Nous faisons ressortir à quel point le talent de Geo Dorlis était d'essence cinématographique. On ne peut, après cette entrevue qui restera un des bons souvenirs du Ciné-Club, que souhaiter voir le cinéma lui donner bientôt quelque rôle en rapport avec ses possibilités.

©

SAMEDI 10 JANVIER, à 17 h. 30 précises, Réunion surprise, selon la formule habituelle.

Permanence tous les soirs de 18 h. à 19 h. 30, à notre local 45 rue Sainte. Les demandes d'adhésion y sont reçues et tous renseignements fournis.

ARTISTES ! REALISATEURS ! TECHNICIENS !

Faites nous connaître votre résidence. Informez-nous de vos changements d'adresse. Peut-être une lettre urgente vous attend-elle en nos bureaux. Notre discrétion est assurée: Nous ne donnons jamais d'adresse sans autorisation formelle de l'intéressé.

SOUPE AUX CANARDS

NOUVELLES DE PARTOUT

— Christian-Jaque va bientôt venir tourner en Dordogne les extérieurs de *Pontcarrai*, l'œuvre historique d'Albéric Cahuet dont Pierre Blanchard sera le principal interprète.

— Voici les 7 noms des Jeunes Filles de *La Maison des Sept Jeunes Filles*: Jacqueline Bouvier, Gaby Andreu, Primrose Perret, Josette Daydé, Geneviève Beau, Marianne Hardy et Solange Delporte. Les autres interprètes de ce film d'Albert Valentin, sont André Brunot, Jean Paqui, Jean Tissier, René Bergeron, Jean Rigaux et Marguerite Deval.

— En collaboration avec Arthur Hoérée, Bernard Deschamps prépare un scénario sur la vie de Liszt.

— La musique du film *Boléro* sera écrite par Georges Van Parys, excepté le « Boléro » de Maurice Ravel, évidemment, qui donne le titre au film.

— Paul Ollivier que l'on n'avait plus vu à l'écran depuis bien longtemps, va faire sa rentrée dans *Croisières Siderales* qu'André Zwobada réalise à Epinay.

— C'est René Le Hénaff qui est cette fois-ci le collaborateur technique de Sacha Guitry pour *Le Destin Fabuleux de Désirée Clary*.

— Comme nous l'avons laissé supposer, Charles Vanel n'est pas revenu à temps du Dahomey et n'a pu reprendre le rôle de Michel Simon dans *Une femme disparaît*, le film de Jacques Feyder. Finalement c'est Jean Nohain qui reprend ce rôle...

— A Hollywood, Loretta Young a terminé un film de Gregory Ratoff *The Men in her Life* (Les hommes dans sa vie) avec Conrad Veidt, Dean Jagger et Otto Kruger.

— Le nouveau film de John Ford s'appelle *How green was my Valley* (qu'elle était verte ma vallée) avec Walter Pidgeon, Maureen O'Hara, Donald Crisp, John Loder, Patric Knowles, etc.

— Elisabeth Bergner et Randolph Scott sont les interprètes du film *Paris Calling* dont l'action se passe en France occupée.

— Les anciennes vedettes du cinéma américain Bébé Daniels et Ben Lyon font la navette entre Londres et Hollywood avec des spectacles de propagande.

— Robert Beauvais et Paul Masque ont été, à la Radio, les meneurs de jeu du *Concert de tout le monde*, divertissement avec Gisèle Parry.

LES ASSOCIÉS FRANÇAIS
Bureaux de toute nature
MURTELLER, PARIS-11
Maurice BATAILLARD
81, rue Paradis, 81 - Marseille
Tél. D. 511-93

MARIE BELL à MONTE-CARLO

A l'occasion d'un gala de bienfaisance donné pendant la semaine de Noël, Marie Bell a joué sur scène dans le *Misanthrope* de Molière et le *Carrosse du Saint Sacrement* de Prosper Mérimée.

J. D.



A propos de Francis Carco et le *Prisons de Femmes*, voici une photo du couple Viviane Romance-Georges Flamant, tirée de ce film. Si l'on confronte cette scène avec celles de *Vénus Aveugle* ou d'*Une femme dans la nuit*, on mesure sans peine l'évolution des personnages de Viviane Romance et les efforts de son partenaire pour s'évader des rôles qui lui étaient justement dévolus.

Pour bien connaître la France
PROCUREZ-VOUS LES
VISIONS DE FRANCE
30 VOLUME/ PARU/
chez votre libraire
ou chez l'éditeur
G. LARLAUD
3, Place Meissonnier, 3
LYON

Georges GOIFFON et WARET

51, Rue Grignan, MARSEILLE Tel. D. 27-28 et 38-26
SPÉCIALISÉS DANS LES CESSIONS DE CINEMAS

COUPURES DE PRESSE

Dans le premier numéro de *Marche*, Jean Doat publie un article intitulé « D'un certain métier et d'une certaine littérature, dans lequel il écrit entre autres :

« Les écoles de comédiens, à Paris ou en zone libre se multiplient. Pour l'argent ou la gloire (sic) les compétents et incompétents attirent des élèves, prennent la responsabilité d'encourager ou de décourager, d'aiguiller des jeunes existences. Et le cabotage, les déceptions, les ratés de se multiplier. Et la profession de s'embourber. Et l'office du chômage d'enregistrer.

Et les journalistes de s'en mêler... »

On trouve ceci multiplié trente fois :

« La tête entre deux hortensias roses, lunettes sur le nez et chapeau sur l'oreille, un pil cordial et ironique au coin de l'œil, Maurice Escando corrige son élève : — C'est trop vite, ça, mon vieux. Et puis il ne faut pas me laisser tomber ton texte. Enfin, nous en reparleront dimanche prochain... »

Vous sentez bien l'homme, gâté déjà par la fortune, qui se réserve le chatouillement supplémentaire du pouce dans le gilet du « maître », le plaisir de mener à sa volonté de jeunes volontés.

Et vous sentez encore la badauderie à raconter tout cela, à le lire...

Il est d'usage de mépriser le Conservatoire; il est d'usage de bader les initiatives privées qui lui font concurrence et de pousser, sans vérification aucune, de nouvelles petites barques sans coque, vers le large et vers la tempête, sans grément et sans bousole.

On n'a pas dit assez le scandale de certains conservatoires de province... Les pouvoirs publics qui réglementent l'instruction laissent une totale liberté aux professeurs d'art sur qui cependant pèsent de lourdes responsabilités morales et techniques.

Et ne pouvons-nous pas espérer, en outre — c'est un beau rêve — que les journaux respectent ce travail de préparation et n'encouragent qu'avec tact cette marche à l'étoile de l'aveugle et du paralysique. »

CHIRURGIEN-DENTISTE

2, Rue de la Darse
Prix modérés
Réparations en 3 heures
Travaux Or, Acier, Vulcanite
Assurances Sociales

PEINTURE DECORATION

ADY
THEATRE-APARTEMENTS-NAVIGES
ATELIER 122, Rue de la Jolande
BUREAU : 2, Rue Vieux-Fort
Tél. C. 1482 MARSEILLE

La plus importante
Organisation Typographique
du Sud Est

MISTRAL

Imprimeur à CAVALON
Téléphone 20.

TROIS NOUVEAUX FILMS SUISSES

L'activité de la production suisse se manifeste par les sorties de plus en plus fréquentes de nouveaux films. Ces dernières semaines nous avons pu assister à la sortie presque simultanée de trois nouvelles réalisations: *Bider l'Aviateur*, *Der doppelte Matthias und seine Tochter*, et enfin *Roméo et Juliette au village*.

Le premier de ces trois films, *Bider l'Aviateur*, nous montre un épisode de la vie du pionnier de l'air, qui, le premier, a survolé les Alpes, en les traversant du versant suisse au versant italien. Le film s'efforce de nous montrer la formation du projet, les préparatifs du raid et enfin le raid lui-même. En vérité, il y réussit fort mal et il nous semble que l'on aurait pu tirer plus du livre qu'Otto Walter consacre à Bider et qui a servi de base à Friedrich Raff, pour le scénario du film. Il faut aussi regretter que l'on n'ait pas davantage insisté sur le paysage, notamment sur les vues aériennes, au cours de la traversée, qui devait être la « pièce de résistance » du film. Ces quelques critiques mises à part, la réalisation de Léonard Steckel est bonne. Parmi les interprètes il faut surtout signaler le jeu naturel et parfait à tous points de vue de Rudolf Bernhard. Hermann Gallinger et Max

Werner Lenz sont excellents comme toujours. Robert Freitag dans le rôle de l'aviateur Bider et sa partenaire Lee Ruckstuhl ne semblent pas à l'aise devant la caméra.

D'un genre bien différent est *Der Doppelte Matthias und seine Tochter*, adapté du roman de Meinrad Lienert, par Sigfrid Steiner. Ce dernier qui est également le metteur en scène du film a su nous raconter d'une manière pittoresque et originale l'histoire du paysan Schwyzois Stump et de ses cinq filles courageuses et rusées. Le tout ne prétend qu'à nous amuser durant 90 minutes, et y réussit fort bien.

L'œuvre la plus remarquable des trois films dont nous avons parlé au début est incontestablement *Roméo et Juliette au village*. L'adaptation à l'écran par Hans Trommer de la nouvelle de Gottfried Keller nous a valu un film qui à tous les points de vue se range parmi les grandes réalisations du cinéma suisse. On connaît l'histoire de ce

Roméo et de cette Juliette de village, séparés par une vieille querelle entre les deux familles, et qui désespérés de ne pouvoir s'unir dans le mariage, s'unissent pour toujours dans la mort. Le même sujet avait servi à la réalisation du film de Willy Rozier *Espoirs* avec cette différence que Willy Rozier n'avait pu résister au happy-end. Le metteur en scène Valérien Schmidely a obtenu un maximum d'expression avec des moyens fort simples. Sous son influence le film est d'un relief et d'une puissance que l'on ne connaissait pas dans les films suisses antérieurs. Quelques passages sont de véritables coups de maîtres. Ainsi vers la fin du film : le retour au village, les jeux d'ombre et de lumière brumeuse, se rangent parmi les passages les plus poétiques que nous ayons eu l'occasion de voir à l'écran. C'est là un trait caractéristique du style cinématographique suisse. Certaines vues, certains angles dénotent un instinct et un sens artistique étonnants.

Les différents personnages sont interprétés d'une façon magistrale par E. Kohlund et la révélation de ce film, Margrit Winter, les deux amoureux, Johannes Steiner et Emil Gyr dans le rôle des deux paysans.

Serge LANG.



Rose-Marie M. à Lyon. — Si Lyon possédait un studio de cinéma vous ne pourriez pas aller rendre visite aux acteurs, car un studio est un endroit où l'on travaille plutôt qu'une vitrine de l'œil curieux ou un salon pour rendez-vous. Il n'est pas d'endroit où ce qui n'est rien à y aller, se fasse manquer à la porte plus énergiquement qu'un studio. Ceci pour calmer vos regrets. Quant aux adresses, nous révélerons ce que nous avons dit tant de fois: qu'il nous était impossible de les transmettre. Ecrivez-nous, joignez une lettre à Tranchesi pour l'acteur à qui vous voulez écrire et nous ferons suivre.

Gérard L. à Décazeville. — Vous avez pu lire dans notre courrier ce que nous répondons ordinairement à ceux qui se font des illusions sur la carrière cinématographique. Tout ceci est valable pour vous, mais vous semblez vous rendre compte de ce que c'est ce métier. Persuadez-vous que tout ce que vous avez fait comme amateur ne peut que vous inuti-

re en erreur, que vous avoir donné un faux métier et que cela ne faciliterait en rien une carrière future. Il ne faut pas tellement s'échauffer d'avant que l'on se s'imaginant être « de haut calibre » car vous n'arriveriez qu'à un désastreux cabotinage. C'est au fond de soi qu'il faut trouver l'expression et travailler longuement pour arriver à un résultat. Autour de vous, nous ne voyons aucune adresse qui puisse vous être utile et nous n'osons vous conseiller de quitter votre travail.

Puisque vous voulez continuer à lire cette revue chaque semaine.

Faites-vous inscrire chez votre marchand de journaux habituel.

Ou faites mieux encore :

ABONNEZ-VOUS !

(Conditions en page 10)

pour venir dans un centre important. Il faut savoir attendre encore, lisez Molière et les grands classiques, avant de vouloir jouer, essayez de chercher dans ces textes tout ce qu'ils contiennent. Vous ferez de véritables découvertes et cela vous aidera à attendre que les circonstances changent peut-être.

Georgina S. Marseille, Viviane à Chambéry, Brigitte B. à Monaco; J. J. B. à Lyon, Anna B. à Marseille, Michèle en Savoie. — Nous ne répondons pas aux lettres qui ne portent pas vos noms et adresses complets et exacts.

Simone S. à Toulon. — On ne parle plus guère de Jacqueline Roman ni de son mari parce que l'on en avait trop parlé et trop tôt, ni l'un ni l'autre n'ont semblé justifier les promesses qu'ils

avaient faites... Peut-être réapparaîtront-ils lorsqu'ils connaîtront bien leur métier. J. P. Paulin n'avait jamais pensé sérieusement à Madeleine Robinson pour son film *Vent Debout*, il pensait choisir une inconnue, néanmoins bien des changements peuvent survenir dans la distribution. Ce film, renvoyé plusieurs fois, sera probablement tourné au printemps. Que peuvent bien vous faire les intentions matrimoniales de Danielle Darrieux?

J. D. à Périgueux. — Ecrivez aux Studios Marcel Pagnol, 111, rue Jean Mermoz à Marseille, ou à notre confrère *Les Cahiers du Film*.

Le Gerant: A. DE MASINI
IMPR. MISTRAL - CAVAILLON

NOS PHOTOS D'ARTISTES

SERIE I

ANDREX
Maurice CHEVALIER
Janine DARCEY
René DARY
Claude DAUPHIN
Jean DAURAND
Ketti GALLIAN
Jacqueline LAURENT
Pierre STEPHEN
RELLYS

SERIE II

ALIBERT
Gaby ANDREU
Paul CAMBO
CHARPIN
Georges FLAMANT
Jim GERALD
Georges LANNES
Suzy PRIM
Germaine ROGER
Albert PREJEAN

Toutes ces photographies, format carte postale internationale, signées par le photographe des vedettes, Espé à Nice sont récentes et inédites.

Elles ne peuvent être vendues séparément, et sont en vente à nos bureaux au prix de 25 francs la série. Pour les envois par poste, joindre 3 francs pour frais de port, de recommandation et d'emballage. Les règlements devront se faire par versement à notre C.C. Postal, A. de Masini 466-62 Marseille. Il ne sera tenu aucun compte des demandes d'envoi contre remboursement, ni des règlements en timbres-poste.